

Résumé du livre

présenté lors de la rencontre rue Tournefort, le 3 avril

« La source de la violence et de la cruauté humaines résident-elles dans la nature des enfants, c'est-à-dire dans notre nature, ou dans la méthode qu'on a utilisée de tous temps pour les élever ? C'est à cette question que répond Olivier Maurel, en s'appuyant sur les recherches d'Alice Miller et les plus récentes découvertes de la neurologie. » Ces lignes tirées de la quatrième de couverture du dernier livre d'Olivier Maurel résument l'originalité et l'ambition de cet ouvrage de 350 pages. Je livre ici ce que j'en ai retenu en m'excusant d'avance auprès de l'auteur d'abrégé ainsi sa pensée que j'espère ne pas avoir trahie.

1^{ère} partie : La violence éducative ordinaire et ses effets sur les individus et les relations interpersonnelles.

La violence éducative ordinaire (VÉO) n'est pas la maltraitance, qui blesse gravement l'enfant, mais la violence tolérée, le droit de correction pour se faire obéir, pour éduquer, par la crainte de la répétition d'une punition qui fait mal. Les claques, fessées, coups de pied... peuvent avoir, au-delà de la douleur, des effets physiologiques et psychologiques graves qui handicapent pour l'avenir : physiologiques, depuis des traumatismes incurables jusqu'à une tendance aux abus sexuels et à la violence conjugale ; psychologiques, par l'incohérence des messages reçus (par exemple, l'enfant est frappé parce qu'il a frappé !), l'apprentissage de la dissimulation et de l'obéissance par crainte, l'accoutumance à la souffrance des autres comme à la sienne. La violence subie durant l'enfance se reflète à l'âge adulte en violence infligée sur son environnement, sur son conjoint, ou sur ses propres enfants ; elle peut conduire à un comportement sexuel sadique, à la criminalité, au meurtre de qui est perçu comme un oppresseur individuel ou collectif.

La neurobiologie peut montrer maintenant les effets de la violence sur un jeune cerveau en pleine formation. Les décharges hormonales

provoquées par le stress affectent particulièrement la région préfrontale. Or, c'est dans cette région que se situe (d'après Antonio Damasio et autres) l'aptitude à réagir aux autres avec empathie, sympathie et sens de la réciprocité. La VÉO aura ainsi détérioré depuis qu'elle sévit cette aptitude bénéfique naturelle, et des règles de morale religieuse et civique auront dû être édictées pour y pallier. De plus, durant les premières années, le cerveau encore plastique enregistre les comportements. Au sortir du cocon maternel, le bébé a besoin de trouver une nouvelle attache relationnelle : une réponse positive à ce besoin favorisera chez lui la confiance en soi, la tendresse. Par contre, les coups pervertiront ce besoin qui deviendra violent, sans compter les possibles dérives sexuelles (lire dans les Confessions de Jean-Jacques Rousseau le passage sur la fessée reçue à l'âge de 8 ans par la fille d'un pasteur). Pour Olivier Maurel, la fessée est à classer dans les abus sexuels.

L'enfant apprend tout par imitation et il répondra à la violence par la violence ou la soumission. Il aura à se situer par rapport à ses modèles et à ce qu'il considère comme autorité légitime. Il pourra développer sa capacité d'empathie et de compassion (innée car déjà présente chez les Grands Singes) dans une ambiance aimante. Par contre, une ambiance de VÉO développera chez lui un sentiment de rejet et d'abandon, avec des incidences de culpabilisation et de durcissement du caractère.

2^{ème} partie : Violence éducative ordinaire et culture.

La VEO est inconnue chez les animaux et sans doute dans la plupart des peuplades paléolithiques. Elle apparaît avec la révolution néolithique et la culture qui s'est alors mise en place. Pour Platon, l'enfant est incontrôlable, car la raison n'y est pas encore réglée. Dans la Bible : "Qui aime bien châtie bien" et "Dieu est un père juste qui châtie ses enfants" (voir l'exclusion de l'Eden, le déluge, Babel, Sodome et Gomorrhe...). Au V^e siècle, Saint Augustin (qui avait été maltraité dans son enfance) justifiera la violence avec la thèse du péché originel. Plus tard, Luther déclare "la verge est un onguent spirituel contre les maladies de l'âme". Inutile d'insister sur l'Eglise qui persécute "par amour".

On est aux antipodes de l'enseignement du Christ sur les enfants, et du message d'amour de l'Évangile, qui ne va pas à l'encontre des récentes découvertes neurologiques : c'est en bannissant la VÉO que l'on aura quelque chance de faire reculer la violence humaine. Pour l'Islam, Allah est miséricordieux, compatissant, mais terrible dans ses châtiments. Rare exception, la secte Bahaï, qui interdit tout châtiment corporel avant 5 ans.

La théorie du péché originel va de pair chez de nombreux auteurs, chrétiens ou non, avec l'idée que l'être humain a de naissance une férocité animale. Elle n'est pas étrangère aux opinions de Voltaire, Darwin, Zola, Edgar Morin ("les monstres que l'être humain porte en lui"), Jean-Marie Domenach ("la violence est au cœur des impulsions humaines"), André Comte-Sponville ("la violence des enfants est la règle de la nature dont on ne sort que par une autre règle, de douceur et de respect. Celle-ci n'est jamais donnée à la naissance, c'est culture contre nature, sans quoi il n'y a que la bête humaine et la pire de toutes.")

La recherche psychologique n'est pas en reste dans cette mise en accusation. Selon Freud, les pulsions sont à l'origine de tous les maux ("Il faut que l'éducation inhibe, interdise, réprime... Le Ça inéduqué est sauvage..." in *Trois essais sur la sexualité*). D'une manière générale, Freud disculpe les adultes et attribue aux enfants les pulsions de violence. La plupart de ses disciples font de même. Cette théorie des pulsions justifie les comportements violents des adultes. Dans le récent *Rapport sur la violence scolaire au ministre Claude Bartolone* on lit : "la violence fait intrinsèquement partie de la nature humaine : elle est constitutive du sujet." Puisque l'enfant est source de la violence, il faut donc le mater !

Il y a de rares mais sérieuses résistances à cet état d'esprit. Des psychologues (Françoise Dolto, Alice Miller, Sandor Ferenczi, John Bowlby...) et quelques autorités médicales, à partir du XIX^e siècle. Parmi les écrivains et les philosophes, des résistants sont présents tout au long des siècles, depuis Quintilien (I^{er} siècle), jusqu'à Jules Renard, en passant par Plutarque, Erasme, Montaigne, John Locke,

Rousseau, Dickens... Mais dans de grandes études récentes sur la violence, la VÉO reste ignorée : chez Éric Fromm (*La passion de détruire. Anatomie de la destructivité humaine*, éd. R. Laffont, 1975), chez Michel Wieviorka (*La violence*, Hachette 2005), chez Jacques Sémelin (*Purifier et détruire. Usage politique des massacres et génocides*), chez Harald Welzer (*Les exécuteurs. Des hommes normaux aux meurtriers de masse*, éd. Gallimard 2007). À propos du titre de ce dernier livre, (*Des hommes normaux ...*), Olivier Maurel se repose cette question : “le fait d’admettre la violence contre telle ou telle catégorie d’êtres humains en raison de leur religion, de leur « race », de leur classe sociale, de leur opinion politique, ou de leur âge, n’est-il pas déjà en lui-même une sortie de la normalité ?” En fin de livre où il n’y a eu jusque-là aucune allusion aux méthodes d’éducation particulièrement autoritaires de l’Allemagne pré nazie, H. Welzer admet que l’expérience du lien affectif, et du bonheur doit permettre de prévenir des meurtres de masse.

La VÉO est une pratique culturelle dénaturante. Nos comportements biologiques doivent répondre à nos besoins fondamentaux en tant qu’animaux sociaux : nous maintenir en vie, nouer les relations qui nous sont nécessaires, nous reproduire et protéger notre progéniture. La violence sur les enfants ne favorise aucun de ces besoins et pourtant les sociétés patriarcales, qui ont prédominé jusqu’à présent, n’ont pas été particulièrement tendres pour leurs enfants. On peut invoquer plusieurs raisons à cet aveuglement : la méconnaissance des effets et de l’importance du phénomène (d’après un sondage Sofres de 1999, 84% des parents français pratiqueraient la VÉO) ; l’absence d’intérêt pour l’enfance (surtout chez les intellectuels) ; le défoulement, les idées reçues (“c’est la fessée ou le laxisme”... “Ça leur fait du bien...”), le refus d’intervention dans la vie familiale... et l’on pourrait ajouter le manque d’humanité. Alors pour pallier nos insuffisances, on va légiférer, et l’on s’achemine effectivement vers des lois interdisant toute forme de violence et de châtement corporel sur les enfants, en accord avec l’Art. 19 de la Convention Universelle des Droits de l’Enfant.

3^{ème} partie : Sortir de la violence éducative

Il faut pour cela que l'homme sorte de l'image pessimiste qu'il porte sur lui-même, et développe une image de l'enfant et de l'adulte non marquée par les stigmates de la violence. D'après le neurobiologiste Antoine Damasio, nos cerveaux sont câblés pour que nous coopérons les uns avec les autres (in *Spinoza avait raison*). Égoïsme et altruisme ne s'opposent pas chez le bébé, et ce n'est pas la menace qui formera sa conscience morale. Sa "préemption" naturelle, qui est souvent interprétée comme un geste d'agressivité, est pour lui le moyen de communication qui supplée à la parole. Il ne s'agit pas de dire, comme Rousseau, que l'homme est bon, mais de dire qu'il vient au monde avec un double besoin et une double compétence : vivre et communiquer avec les autres. L'éducation consistera à lui apprendre à respecter ses besoins en respectant ceux des autres. Si les parents ont des comportements violents, ils seront reproduits à l'âge adulte. Au simple bonheur d'exister, à une éducation contraignante poussant l'enfant à se surpasser par rapport aux autres, substituera l'avoir, le pouvoir et le paraître.

Dans *Un si fragile vernis d'humanité* (éd. La Découverte 2005) Michel Terestchenko remet en question les théories philosophiques qui présentent l'homme comme essentiellement égoïste, tout en montrant sa facilité d'entraînement à la violence s'il n'a pas une solide "présence à soi" (ce que montrent par exemple, les expériences de Milgram d'entraînement à la torture). Par contre, la réaction des "Justes" secourant des juifs durant la guerre, dénote une toute autre attitude. Ce n'étaient pas des surhommes, ils pouvaient être égoïstes, mais dans cette situation, l'attention et l'affection qu'ils avaient reçues durant leur enfance leur avaient donné une personnalité centrée qui leur permettait d'agir spontanément avec altruisme.

L'analyse de Terestchenko est en plein accord avec celle d'Alice Miller, en matière d'éducation et de construction de l'être. La violence éducative ordinaire n'est pas le seul facteur à intervenir dans la formation du caractère, mais son déni a amené l'homme à penser qu'il est violent par nature, et capable des pires atrocités.

La violence subie par l'enfant de la part des personnes auxquelles il est le plus attaché se retrouve chez l'adulte. N'aurait-elle pas détruit ses dispositions naturelles à l'altruisme ? N'aurait-il pas été dénaturé ? Olivier Maurel nous invite à faire plus confiance à notre nature, en réexaminant ce que nous portons en nous d'animal social. L'espèce humaine se situe dans la logique du vivant qui se complexifie progressivement des monocellulaires aux mammifères, en même temps que se dégage une plus grande capacité d'intelligence, d'imagination et de plaisir d'être ensemble. La capacité humaine de faire le bien ou le mal n'est pas prédéterminée. La violence est culturelle et ce n'est pas un bon moyen pour grandir.

Ph.R.

PS :

On note dans la Lettre d'information n° 2 (avril 2009) de l'Observatoire de la violence éducative ordinaire (www.oveo.org), l'information suivante :

« ... pour la première fois, la Défenseure des enfants, Dominique Versini, a pris parti en faveur de l'interdiction des punitions corporelles. Elle l'a dit clairement dans son rapport au Comité des droits de l'enfant, à Genève, rapport disponible en intégralité sur son site : <http://www.defenseuredesenfants.fr/> ».